

Le complexe d'Œdipe est soluble dans le rapport sexuel

Gérard Pommier

Je vais d'abord dire un mot du complexe d'Œdipe qui est en gestation depuis la naissance. Lorsqu'un enfant naît, il cri et son propre cri lui fait peur. Il se calme si quelqu'un l'appelle par son nom, et lui aussi donne un nom à ses parents « Maman » et « Papa ». Ce sont deux petits poèmes qui sont le début d'un engagement dans la parole.

Le cri de terreur de l'enfance se résout en poésie, mais il traîne au bout de sa chaîne le boulet des parents. Ce ne furent pas des « haleurs » - comme l'écrivit Rimbaud - mais des « Halés » : des boulets. Les parents sont un boulet de la sexualité infantile qui est marquée par l'interdit de l'inceste et que chacun traîne au fond de lui tout le long de sa vie. C'est l'embarras principal de la vie sexuelle adulte.

Il n'y a pas de rapport sexuel dans l'enfance, mais cela arrive à l'âge adulte, en surmontant l'interdit de l'inceste qui reste comme un poids au fond de chacun. De temps en temps chacun sent ce poids au creux de lui-même comme lorsqu'il était enfant, son père et sa mère se recroquevillent au fond de lui. Un *globus* d'angoisse se rassemble au creux de son épigastre, quelque chose se met en boule : une araignée à huit pattes le prend en masse depuis la taille et cambre l'arc de ses reins. Et là voilà qui grimpe jusqu'à sa gorge nouée. Avant d'être enceint(e) d'un enfant, un homme ou une femme sont enceint(e) de cette chose : de cette prise en bloc par le dedans des parents mis en boule (en boulet). Les hommes aussi bien que les femmes font ces sortes de grossesses nerveuses : ils se sentent ballonnés ; il leur pousse des kystes, des verrues, des orgelets, des bourrelets ; ça gonfle en eux quelque part, ça part en crabe, symbole du Cancer. Ils sont enceint(e)s de leur enfance, et gros du désir d'en accoucher, de la pondre dans l'*Untergang* de l'amour. L'*Untergang* veut dire « coucher de soleil » et c'est le terme employé par Freud pour décrire le déclin du complexe d'Œdipe. Il leur faut s'en débarrasser, expulser ce couple infernal, cette duplicité diabolique, cette double face d'enfer. Il faut que ça s'écarte, que la fente s'ouvre : c'est le travail au forceps de l'amour qui s'accouche. A l'intérieur, le masculin enserré du féminin s'écartèle à grands cris. C'est un peu comme la scène de Charcot avec les hystériques à la Salpêtrière, que Freud a observé¹.

¹ Je n'ai jamais vu une seule photo de Freud avec le sourire. C'est peut-être parce qu'il sut regarder en face l'appui que la mort donne à la vie.

Lorsqu'un homme et une femme tournent le dos à leur enfance et se rencontrent, ils brisent la prison filiale, cadenassée par l'amour maternel et celui de leur père, dont la séduction s'oppose à leur union, jusqu'à ce que ce pauvre papa sorte en pleurant de l'église - le jour du mariage, c'est une image classique. Et quand la nuit de noce se passe bien elle se conclut par le cri orgasmique. J'avancerai que c'est le retour en force du cri du premier jour qui se fait entendre à nouveau métamorphosé. C'est la dernière métamorphose du cri qui libère pendant l'amour du boulet des parents. Elle libère avant tout de la séduction paternelle, qui est la clef de voute du traumatisme sexuel. Ce n'est pas pour rien que pendant des millénaires, les femmes changeaient leur nom contre celui de leurs maris.

Le nom de leurs pères séparait Roméo et Juliette. Il s'appelait Montaigu ; elle s'appelait Capulet - et pour ces deux familles en guerre, l'union était impossible. Il leur aurait fallu sacrifier le nom paternel pour s'épouser : Il leur aurait fallu ce sacrifice qui se fait encore entendre avec le cri orgasmique.

Je vous cite quelques vers d'un poème d'Yves Bonnefoy : « Une autre voix »

« Je saurai vivre en toi, j'arracherai

En toi toute lumière,

Toute incarnation, tout récif, toute loi.

*

Et dans le vide où je te hausse j'ouvrirai

La route de la foudre,

Ou plus grand cri qu'être ait jamais tenté ».²

Alors qu'il est une obsession majeure, on trouve peu de choses à propos de l'orgasme dans les bibliothèques psychanalytiques. Je n'ai rien trouvé de Lacan sur la question. Freud en parle avec justesse - mais assez courtement. Comme si cela allait de soi, il considère qu'il s'agit d'une « formation de l'inconscient », semblable au rire ou aux larmes. Dans *Dostoïevski et le parricide*, il compare les absences épileptiques de l'écrivain à une mise en scène fantasmatique : sa crise épileptique est un orgasme déplacé. Le désir secret de Dostoïevski d'être l'épouse de son père suscita sa terreur, et fit naître en lui un fantasme parricide. La crise épileptique est l'œuvre d'Eros, mais sous le masque de Thanatos. C'est un

² Yves Bonnefoy, *Poèmes*, NRF poésie Gallimard, p.81.

meurtre du père orgasmique perpétré durant une perte de conscience. Dostoïevski sombrait dans l'épilepsie lorsque son père s'approchait de lui au détour de son labyrinthe mental. Lorsqu'il entrait en crise, une sorte de « petite mort » le saisissait. C'était le moment de retour du cri du premier jour.

À qui le cri orgasmique appartient-il ? Presqu'à personne ! Il vient du plus loin et il débarrasse, c'est tout. L'amour prend son élan depuis l'enfance jusqu'à cet au-delà érotique : il se déleste ainsi de son poids de mort filiale. Voici un autre fragment de poème d'Yves Bonnefoy :

« Quelle parole a surgi près de moi,
Quel cri se fait sur une bouche absente ?
A peine si j'entends crier contre moi,
A peine si je sens ce souffle qui me nomme.

Pourtant ce cri sur moi vient de moi,
Je suis muré dans mon extravagance.
Quelle divine ou quelle étrange voix
Eut consenti d'habiter mon silence ? »³

Cet événement a une sorte d'objectivité. L'orgasme arrive d'un coup, comme un étranger. Certaines femmes l'accueillent presque chaque jour. C'est un familier. D'autres presque jamais - ou juste une fois en une vie ; ou bien seulement en rêve ; ou bien avec un inconnu pendant un voyage, presque par hasard. D'autres en ont seulement entendu parler, ou bien elles en ont quelque idée grâce à leurs lectures ou au cinéma. Avec un homme qu'elles aiment, elles peuvent simuler par gentillesse - pour qu'il ne soit pas déçu. Cela se produit ou non - à l'improviste - ou à l'occasion d'une sorte de transgression.

Cet orgasme est porteur d'une drôle de « mort » qui a en réalité fait vivre : elle ne se voit donc plus. Elle ne devient évidente que lorsqu'elle rend impuissant un amant ou qu'elle pousse une femme à se refuser, ou à sentir son corps se glacer au milieu d'une étreinte... c'est que la transgression n'a pas marché : le désir de l'ArchiPère a triomphé. Si au contraire il est vaincu, son meurtre subtil devient évident, quand un bref instant de deuil succède à l'orgasme. L'Esprit de l'*UrVater* vient de

³ Yves Bonnefoy, *Poèmes*, NRF poésie Gallimard, p.79.

s'envoler, laissant la chair endeuillée... L'érotisme gèle sur place tant que le *Pater* n'est « pas tout à fait mort » et s'oppose à l'enfant jusqu'au cœur de l'amour. L'angoisse de ce revenant peut saisir certains amants et les rendre impuissants : ils craignent le face à face avec ce mort qui revient sous un masque nouveau. Après l'orgasme, cette « petite mort » a un parfum de deuil. Les Romains écrivirent dans la pierre qu'« Après l'amour, la tristesse s'empare de l'homme »... *Post coitus homo semper triste*. Rien d'éduquera jamais cette imminence, ni sa soif de résurrection.

Rien ne la satisfait. Cette exigence renaît au fur et à mesure que le père ressuscite, car l'amour du père la fait renaître.

Pour cisailer les chaînes de l'enfance, rien de mieux que le cri orgasmique. C'est le cri qui relaie le cri du début. Une sorte de mur « transparent » s'élève entre le masculin et le féminin. La statue paternelle les emmure tous deux. Elle doit chuter. C'est le grand bruit orgasmique, en une sorte de *decrescendo*. Ce « Ah! » est la même voyelle que celle du début, celle qui hantait les nuits. Il faut maintenant l'entendre criée par quelqu'un pour s'en débarrasser ! C'est une obsession sans relation avec la reproduction de l'espèce, ou le soulagement d'un trop plein hormonal. C'est la voyelle noire du début qu'il faut faire résonner pour s'en libérer. L'orgasme est moins une jouissance que sa fin. Il faut de nouveau, et selon une obsession sexuelle de chaque instant, se débarrasser d'un cri latent. C'est l'alchimie érotique de l'amour qui en détient le secret.

Un homme rejette sa féminité pour en être un. Une femme laisse en plan sa masculinité pour en devenir une. Le féminin est donc l'idéal des deux moitiés. En fin de partie, l'avantage reste donc au féminin. C'est lui le Maître de la voyelle de l'origine, le A. Elle devient ainsi la cause finale du désir, l'unique sujet de l'orgasme⁴. Seules les femmes ont un orgasme. Les hommes n'en profitent qu'en réplique - de même qu'une réplique succède à un séisme⁵.

Deux problèmes se dénouent au même instant : le masculin se départage de son féminin qui lui-même se soulage du viol paternel. Le violeur paternel du premier jour s'envole avec le cri. Lorsque deux amants se rencontrent, chacun veut échapper aux griffes de son père. Deux vœux

⁴ Les amours que les hommes se donnent entre eux restent en défaut de ce cri féminin. Ce défaut donne à l'érotisme homosexuel masculin un tempo effréné, jamais rassasié. Il arrive souvent que la prise de drogue en même temps que le faire de l'amour serve à simuler hallucinatoirement cet orgasme.

⁵ Mais je suis trop gentil. L'éjaculation précoce d'un homme est "féminine". Il est sodomisé par son père au moment où ça lui arrive. Au moment où sa compagne commence à jouir, il pense qu'elle jouit avec ce tiers et non avec lui. Il ne supporte pas la rivalité.

parricides cherchent à s'échanger. Ce passage de l'amour du mineur à celui du majeur est le « coucher de soleil » - *Untergang* du complexe d'Œdipe - tandis qu'arrive l'heure du « lever de soleil » du fils et de la fille. Et la terre continue de tourner. La paix n'est jamais signée. Après l'*Untergang*, l'aube grise bientôt arrive, l'Aurore et de nouveau le lever de soleil. Le père renaît ! Le fils aurait dû être soulagé, mais non, le désir du père le ramène en arrière, comme si son papa risquait de mourir à chaque fois que l'amour se fait. Dans *Cinq Psychanalyses*, l'homme aux rats avait l'idée que, s'il faisait l'amour avec une femme, cela pouvait tuer son père⁶. Le fantasme masculin lutte sur deux fronts à la fois, et il court alternativement de l'un à l'autre. S'il aime son père, il risque d'être féminisé, et s'il s'éprend d'une femme, il s'assure de sa virilité. Dès qu'il l'a conquise, l'obstacle de la transgression disparaît : plus de père à l'horizon, plus de désir non plus ! L'amante devient une étrangère. Alors que - symétriquement - l'homme aimé prend brusquement l'allure d'un tyran : plus il s'approche, plus il recule, pour quelques heures ou pour longtemps.

Au premier jour de la vie la pulsion de mort aurait été la plus forte, si elle n'avait cherché à se saisir d'un autre corps. Au milieu de la vie, en embrassant un autre corps, les pulsions veulent en finir, mourir enfin - mais par personne interposée ! Le cri de l'origine se libère à nouveau, après s'être mis en musique, après avoir ourlé l'enchaînement pressé des mots. Le cri de la naissance se retourne en un nouveau début. Il s'obsède d'une mort échangée : il veut renaître !

Nulle horloge physiologique ni aucun plaisir d'organe n'explique l'universalité de l'obsession sexuelle ni ce qu'elle consume. L'orgasme est une sorte de « petite mort », écrit Bataille. De quelle « mort » s'agit-il ? Au premier jour, un enfant se quitte pour renaître en poète ; puis les mots générés de la parole copulent raisonnablement, à la garderie de l'âge de raison. Sous une prose générée l'érotisme d'enfance dissimule l'Esprit qui l'anime. Et puis en jetant les yeux hors de la famille, l'érotisme intime éclate au dehors partout : il ne se cache plus sous les pensées. C'est un « infracassable noyau de nuit », écrit Breton : il surplombe la scène : il est « ob-scène ». Ce qui anime la chair crève les yeux. Nul ne le regarde en face, sinon en n'y voyant que du feu.

Pour conclure, je dirai que ce qui se passe pendant l'amour sexuel est un déplacement de l'identification phallique du premier jour. Quelque chose se métamorphose, pendant le passage de l'enfance dans la famille et l'adolescence qui la renie. Dès le premier jour, une « mère de la nuit »

⁶ In. S. Freud, *Les cinq psychanalyses*, trad. R. Lainé, PUF, 2014

enveloppe l'enfant criant dans une pelure ithyphallique. S'il restait enveloppé dans ces langes, l'enfant aurait été une sorte de grand phallus du genre de celui qui était promené dans les fêtes de Dionysos, en Grèce et à Rome. En pleine gloire à la tête des processions, dressé sur un chariot, il était le divin meneur de la foule. C'est comme ça que chacun naît, bien qu'il soit plutôt trainé sur une poussette... avant de se défausser en criant de ses langes ithyphalliques. Pour celui qui naquit en criant, enfiler le costume Ithyphallique l'aurait fait mourir d'avant de naître. Le phallus ne fut plus dès lors qu'une sorte d'hallucination détachée. Il faut le toucher pour y croire ! On dirait presque qu'il est séparé du corps, au point que la vision d'un sexe masculin érigé en garde une sorte d'irréalité. C'est si hallucinant qu'il est universellement dissimulé. Que faut-il cacher, sinon qu'il n'est pas vraiment là où l'on croit ? C'est son absence qui est dissimulée. Plus tard - un peu plus loin sur le chemin de la vie - c'est ce même phallus détaché qui devient l'enjeu du corps à corps amoureux - qui lui aussi se conclut en un cri. je vous cite pour conclure un fragment de texte d'Antonin Artaud, qui s'appelle : « Position de la chair ».

« Je pense à la vie. Tous les systèmes que je pourrai édifier n'égalent jamais mes cris d'homme occupé à refaire sa vie. »⁷

On pourrait dire qu'une identification au phallus est refoulée à la naissance, et qu'elle est métamorphosée à l'adolescence, à la condition d'être échangé dans l'amour.

⁷ Antonin Artaud, Œuvres complètes, NRF Gallimard, 1970, page 351.